



HAL
open science

Contester l'espace urbain dans l'après mouvement de place publique (2013-2018) en Turquie

Gökçe Tuncel

► **To cite this version:**

Gökçe Tuncel. Contester l'espace urbain dans l'après mouvement de place publique (2013-2018) en Turquie. L'espace public au-delà de l'urbain, AgorAkademi, Cité Anthropocène et October Octopus, Mar 2024, Lyon, France. hal-04755708

HAL Id: hal-04755708

<https://hal.science/hal-04755708v1>

Submitted on 31 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Contester l'espace urbain dans l'après mouvement de place publique (2013-2018) en Turquie

Introduction

Dans cette communication je vais essayer de montrer comment la notion d'espace public, lorsqu'il est compris en tant qu'espace matériel capable de façonner les actions et l'identité collective, nous permet de comprendre les nouveaux modes d'action émergés dans la période post-mouvement de la place publique « Gezi Park ». (mouvement de place publique nationale contre le méga projet de construction d'un centre commercial à la place du parc Gezi situé au sein de la place Taksim à Istanbul). Pour cela, je vais m'appuyer sur deux mobilisations contre le méga projet d'infrastructure du troisième pont en 2013. Ces actions sont menées par un collectif de lutte écologistes formés pour défendre les forêts du nord de la ville d'Istanbul. Cette analyse s'inscrit dans le cadre de ma thèse de doctorat qui étudie le processus de (dé)politisation des actions collectives urbaines et environnementales dans la période post mouvement de place publique « Gezi Park » (2013-2018) à Istanbul.

État de l'art :

Afin de souligner la dimension matérielle et incarnée de l'espace public, je me réfère ici à la distinction faite par Nilufer Gole selon qui la « place publique » n'est pas uniquement un espace de représentation solennelle de l'autorité ou un espace discursif de communication. Cette catégorie analytique de « place publique » s'inscrit dans une approche matérielle et incarnée de l'espace public qui nous permet d'interroger les modalités pluralistes de création du commun « par le bas » au plus près des personnes et dans des lieux concrets. Que ce soit l'objet ou le cadre des mobilisations, ou les deux à la fois comme dans le cas de parc Gezi à Istanbul ainsi que dans les mouvements Occupy des années 2011), ces « [...] « lieux de la colère » : les grandes places, emblématiques par leur charge symbolique, offrent aux mobilisations des superficies généreuses et deviennent alors des actants de premier plan ». Autrement dit, les places publiques deviennent comme le note Nilufer Gole les « protagonistes du politique ».

Cette définition de l'espace public me paraît particulièrement adaptée afin d'analyser une des actions contestataires qui a eu lieu vers la fin du mouvement Gezi à Istanbul le 7 juillet 2013. Car elle nous permet d'être attentif comment l'espace public physique façonne non seulement les registres d'action mais aussi la formation d'identité collective. Il s'agit d'une manifestation de cyclistes qui part du centre de ville d'Istanbul, Besiktas pour aller à Garipce, qui est un village situé au nord d'Istanbul où le troisième pont du Bosphore va être construit à afin de protester contre la construction de ce projet d'infrastructure. Le trajet en vélo fait en total 70 km. La manifestation s'intitule « autrefois ces endroits étaient des champs de muriers ».

Dans ce qui se suit nous allons analyser le déroulement de cette mobilisation à travers l'entretien d'Ali Yildirim diffusé dans une émission de radio le 8 juillet 2013, le lendemain de la mobilisation. Ali Yildirim prend la parole et décrit la mobilisation :

« Ca a commencé en tant que petite activité complètement indépendante, ensuite on l'a transformé en un événement public à travers *facebook*. Etant donné que ça a attiré beaucoup d'attention, l'événement a pris une dimension assez spectaculaire. On a planifié de se rassembler le dimanche à 9h30 [à Beşiktaş] pour partir à Garipçe. Notre objectif était d'afficher notre banderole « autrefois ces endroits étaient des champs de muriers » sur le site de construction... Nous avons voulu exprimer notre voix contre le massacre très important des arbres. A 9h30, quand je suis entrée pour la première fois dans la *zone* [*alan* en turc qui signifie ici l'espace du quartier de Beşiktaş], j'ai été accueilli par des policiers en civil, on m'a reconnu je ne sais pas trop comment. Et on m'a informé que le chef de police de la mairie de Beşiktaş voulait parler avec moi. Il m'a donné un avertissement, en fait il m'a plutôt menacé, en disant que « s'il y a un problème quelconque ici, tu vas en être responsable ». Ce à quoi j'ai répondu que notre objectif n'était pas de bloquer la route. Ils nous ont donc demandé d'y aller par groupes de 3 à 5 cyclistes. Nous sommes allés jusqu'à Yeniköy de manière disparate [donc non pas en cortège mais par groupes de 3 à 5 cyclistes] : [ce quartier se trouve dans le district de Sariyer. Il est situé sur les rives européennes du détroit du Bosphore, entre les quartiers d'İstinye et de Tarabya. Il est à 12 km de Beşiktaş, le

Working paper, Gökçe Tuncel

lieu de départ des manifestants]. Ensuite à Yeniköy nous sommes rencontré les membres de Yeniköy forum et après avoir reposé un peu, on est parti pour Sariyer [la distance entre Yeniköy et Sariyer fait 10 km], c'était notre deuxième station. J'étais situé à la fin du cortège [des cyclistes] et encore une fois les policiers en civil m'ont retrouvé et cette fois-ci on m'a dit que c'était le chef de la police de Sariyer qui voulait parler avec moi. La conversation a débuté de manière très polie, et bien évidemment je pense que le fait qu'on diffusait la manifestation en direct sur les réseaux sociaux a du avoir un impact. On m'a demandé de pas faire avancer le groupe au delà de Sariyer sous prétexte qu'on bloquait la route alors qu'on ne bloquait absolument pas la route. Ils m'ont ensuite dit qu'ils ne pouvaient pas autoriser ce genre d'événement et que si on dépassait Sariyer, ils allaient passer à l'action juridique à propos de 70 cyclistes. Mais avant de raconter le processus à Sariyer, je dois souligner que au cours de notre route en vélo [de Yenikoy à Sariyer c'est à dire pendant 10 km], les policiers motocyclistes nous ont véritablement harcelé avec les menaces et les ordres. J'ai informé les voitures de presses qui nous suivaient de ce harcèlement policier. C'est assez curieux... parce que après 10 minutes, un des policiers motocyclistes est venu près de moi pour présenter ses excuses et pour me dire qu'on pouvait avancer, qu'il n'y avait pas de problème.

A Sariyer pour pouvoir prendre une décision collective on a formé un petit forum et les individus ont décidé de continuer... et étrangement on a appelé un ministre que l'un des manifestants connaissait... on a attendu là-bas à peu près une heure, on a négocié, discuté... et en raison de l'intervention de ce ministre, ils ont autorisé notre trajet jusqu'à l'Université de Koç [7 km à partir de Sariyer] par groupe de 3 à 5 cyclistes et que au delà on ne pouvait pas avancer. Cette négociation nous a amené donc jusqu'à l'Université de Koç. D'abord l'argument pour couper notre route c'était parce qu'on bloquait la route et ensuite à Sariyer cet argument a été remplacé par le fait qu'ils ne pouvaient pas autoriser le trajet des 70 cyclistes à la fois parce qu'*en ce moment les choses étaient tumultueuses*.

Lorsqu'on est arrivée à l'entrée de Garipçe, on a été accueilli par 80 gendarmes, deux canons à eau et un véhicule militaire. C'était assez surprenant... je trouve insensé ce

Working paper, Gökçe Tuncel

niveau d'intervention des forces de l'ordre pour 70 cyclistes complètement pacifiques. Donc la menace était vraiment sérieuse.

On a fait notre déclaration de presse à l'entrée de Garipçe. C'est un massacre de la nature de grande ampleur. Rester silencieux face à ce massacre est quelque chose que ma conscience [*vicdan* en turc] ne peut pas accepter. Afin qu'on puisse discuter de ce qu'on peut faire contre ce massacre, qu'on puisse prendre l'avis de tout le monde ainsi que discuter de cette manifestation, le jeudi à 20h on appelle à un forum au sein du parc d'Abbasğa à Beşiktaş ».

Cette description de la protestation de 70 cyclistes en route pendant 70 km à Garipçe contient plusieurs éléments d'analyse qui révèlent le rôle de l'espace dans la structuration non seulement de la mobilisation même mais également dans le processus de l'identité collective. Car c'est suite à cette protestation, trois jours après, dans le forum d'Abbasğa à Beşiktaş que le collectif de la Défense des Forêts du Nord va être constitué et que *les forêts situés au nord d'Istanbul* vont être requalifiées en tant que *Forêts du Nord* compris comme un écosystème propre et étant délimité dans un espace géographique autrement invisibilisé. La constitution du collectif ainsi que l'identification de l'objet de lutte ont eu lieu alors simultanément.

Ce qui détermine le cours de la protestation et son *mouvement* est la possibilité de déplacement dans l'espace, ici étendu sur 70 km. Si l'enjeu de départ de la protestation était de contester contre la construction du 3^{ème} pont, cet l'objectif change au long de la route devenant une lutte pour la mobilité dans l'espace, c'est à dire le pouvoir d'aller à Garipçe en cortège de vélo. Chaque bout de chemin est négocié avec les forces de l'ordre au fur à mesure que le groupe avance. C'est dans ce sens là que nous pouvons parler d'une lutte pour l'espace : pour son contrôle d'abord et ensuite pour son usage ainsi qu'on appropriation.

Pendant ce trajet de 70 km l'espace apparaît comme le protagoniste de la protestation. Il influence d'abord directement le répertoire de contestation qui devient l'objet d'une négociation entre les acteurs contestataires et les forces de l'ordre. L'espace attribue

Working paper, Gökçe Tuncel

des menaces ainsi que des opportunités : tandis que la présence de 70 cyclistes attire l'attention dans l'espace urbain car les vélos sont inhabituels dans la ville d'Istanbul, la forme dispersée des cyclistes imposé par le chef de la police permet aux forces de l'ordre en motocyclette de les surveiller et de les cadrer de plus près. Mais c'est également le cas pour les voitures des médias traditionnels avec lesquels Ali va pouvoir échanger. Ce long trajet de 70 km est diffusé en direct sur les réseaux sociaux, notamment sur *twitter*, avec le *hashtag* #direndoğa (résiste la nature) qui va attirer des sympathisants et exercer une pression sur les forces de l'ordre. De quartiers par quartiers, différents acteurs vont être impliqués avec des arguments ainsi que des logiques d'action différentes (le chef de la police qui change d'argument, le ministre devient impliqué ainsi que la gendarmerie qui délimite la frontière de Garipçe pour bloquer le passage des manifestants).

L'espace représente ici également un enjeu de pouvoir ainsi qu'instrument de contrôle car comme nous l'avons vu les interactions entre acteurs mobilisés et autorités s'actualisent dans l'espace et prennent des formes différentes par rapport aux quartiers au cours de la mobilisation. Ces différents espaces deviennent l'objet de luttes concurrentielles exprimées à travers un vocabulaire presque de l'offensive militaire : interdiction de passer au delà de tel quartier va laisser place progressivement à la présence des gendarmes qui bloquent l'entrée à Garipçe avec des voitures militaires blindés comme s'il s'agissait d'un conflit armé territorial. Plus les cyclistes avancent dans l'espace en faisant face à des menaces, obstacles etc. plus le conflictualité va augmenter.

En changeant le sens et les usages stratégiques de l'espace urbain à travers l'organisation d'une manifestation en vélo de 70km, les manifestants produisent de l'espace. Ils mettent en relation l'espace urbain, la ville d'Istanbul, avec l'espace qui va être détruit par la construction du troisième pont du Bosphore c'est à dire le village Garipçe ainsi que les forêts du nord d'Istanbul. Cette mise en relation est faite tout au long du trajet, d'Istanbul au village de Garipçe à travers de multiples confrontations et de négociations avec les forces de l'ordre qui essaient d'imposer, et réussissent dans une certaine mesure, l'usage de l'espace jugé légitime d'abord par rapport à l'espace

Working paper, Gökçe Tuncel

de la ville et ensuite par rapport au contexte politique c'est à dire le mouvement Gezi (je fais référence ici à l'affirmation du chef de la police qui justifie le blocage des cyclistes en affirmant « en ce moment les choses sont tumultueuses »).

C'est par ce trajet et la montée en conflictualité qu'il engendre autour des espaces pendant 70km que les manifestants transforment l'espace du troisième pont en un *lieu*. Ce lieu représente l'articulation entre l'espace urbain et l'espace situé dans l'ultra périphérie d'Istanbul, c'est à dire les villages ainsi que les forêts situés au nord de la ville. Le village de Garipçe n'est plus un espace lointain et abstrait en dehors de la ville. Il est désormais symboliquement et physiquement chargé en devenant l'objet d'une lutte d'appropriation où se réunissent et se confrontent différents acteurs tels que gendarmerie, manifestants, presse etc. Si dans l'absence de réseaux préexistants et en particulier dans le cas des mobilisations les moins institutionnalisées la configuration spatiale peut fonctionner comme vecteur d'identification et de mobilisation, on voit ici comment les manifestants cyclistes s'appuient sur l'espace physique pour créer des représentations et des usages politiques contestataires. Ils introduisent la zone *rurale, distante* d'Istanbul dans l'espace urbain et bâtissent leur identité collective autour de ces représentations comme l'indique la déclaration de presse : « Même pour quelqu'un qui vit dans la partie la plus au sud d'Istanbul, défendre la partie la plus au nord, *c'est défendre la vie* ». Le terme l'espace de vie ou bien les défenseurs de vie comprend en son sein cette articulation entre les différentes échelles de la ville d'Istanbul et signifie qu'un projet de construction aura des impacts non pas uniquement sur cet espace délimité et lointain mais qu'il déterminerait également *l'espace de vie* de tous les citoyens. L'identité collective de « défenseur de vie » profondément ancrée dans ces articulations de différents espaces devient alors le signe d'une montée en généralité politique tout en étant en dehors des affiliations militantes ainsi que de la politique partisane.

Working paper, Gökçe Tuncel

Un autre exemple de cette production du lieu par les militants écologistes est la marche de 100 km en autonomie partielle¹ d'Ali Yıldırım et d'Alper Atmaca entre les 3 et 6 octobre 2013.

Ali et Alper, les deux co-fondateurs de KOS décident lors d'un des forums à Abbasğa d'organiser une marche de 100 km qui commence dans le village de Tayakadin, choisi pour le troisième aéroport, et qui se termine dans le Parc de Nature se trouvant à la frontière du quartier Çekmeköy. La marche suit le tracé de l'Autoroute du Nord de Marmara, en construction en 2013 pour se terminer à Çekmeköy où une manifestation est prévue. L'objectif de cette marche est de rendre visible et *lisible* du grand public les dégâts irréversibles engendrés par la construction du troisième pont aux bassins d'eau, zones agricoles et forêts dans cette région du nord d'Istanbul.

Les quatre jours sont documentés par des photographies prises par Ali et Alper. Celles-ci sont envoyées ensuite aux militants de KOS, lorsque Ali et Alper ont du réseau, qui les mettent en ligne sur le compte *Twitter* de KOS. Elles sont relayées ensuite dans les médias *mainstream* (*CNN Türk*) et les médias situés à gauche (*SolHaber, Bianet, Sendika.org*). Le collectif KOS, qui fait ses débuts, se fait entendre dans l'opinion publique à travers cette forme de protestation peu habituelle dans l'espace militant de la ville d'Istanbul mélangeant activité sportive, effort physique, voyage d'*enquête* (pour documenter et rendre publique la nature de cet espace et les dégâts engendrés par les mégaprojets) ainsi qu'activité protestataire avec le mot d'ordre « contre les mégaprojets pour préserver et défendre les forêts du nord ». Pour pouvoir finir la marche à temps, c'est-à-dire parcourir 100 km en trois jours, il leur faut marcher 12 heures par jour avec le poids de leur matériel sur le dos, dans leur sac de randonnée.

La marche d'Ali et d'Alper est conçue comme une action politique qui vise à contester le projet de troisième pont non pas en organisant un rassemblement, une

¹ Il s'agit du trekking, ou « grande randonnée », qui désigne une activité sportive qui consiste à marcher en pleine nature sur plusieurs jours en autonomie totale ou partielle. Cela signifie que le randonneur doit porter tout ce dont il a besoin, notamment pour se nourrir et pour bivouaquer.

Working paper, Gökçe Tuncel

déclaration de presse ou bien une manifestation de rue mais en marchant et en *habitant* partiellement (en faisant du bivouac) sur *le lieu du crime écologique*. C'est en cela que cette action démontre comment les militants transforment les espaces de construction (qui sont nommés tout au long de la marche comme *zone de coupe, itinéraire de coupe, zone de construction, zone de développement qui apparaît comme des champignons parmi les forêts du nord, endroits rasés*) en des *lieux* qui acquièrent des noms et des spécificités spatiales et naturelles que Ali et Alper décrivent et documentent en marchant. L'espace géographique apparaît comme l'acteur principal de cette action politique.

Conclusion : Ali et Alper, les enquêteurs des Forêts du Nord et leurs outils de lutte

Ces deux actions mettent en scène publiquement l'articulation entre les différentes échelles de la métropole : ses zones périurbaines, son centre-ville et ses forêts du nord. Il s'agit alors de réduire la distance symbolique mais aussi physique entre le village de Garipçe et les frontières implicitement acceptées par les stambouliotes pour qui Istanbul s'arrête lorsqu'on sort de ses zones urbanisées. L'objectif est de démontrer que si la construction du troisième pont ne s'arrête pas, ces villages, ces champs, ces zones forestières appartenant à l'écosystème de la ville d'Istanbul, vont finir par être absorbés dans la machine urbaine qui va produire des cités de villas luxueuses, des autoroutes et des banlieues-dortoirs.

Comment expliciter, rendre visible et lisible ce qui se passe « dans ces endroits pas si loin d'Istanbul » sans avoir de main-d'œuvre, de soutien et de support des acteurs politiques traditionnels alors qu'il faut agir ici et maintenant car les dégâts infligés à la nature sont irréversibles ? Le mode d'action qui consiste en la marche de quatre jours et de trois nuits dans les forêts du nord en suivant la trajectoire de l'Autoroute Nord du Marmara et, par conséquent, du troisième pont, a pour objectif de répondre à cette question : *afficher* publiquement ce qui se passe *réellement* dans les zones forestières où sont entrepris les travaux pour l'autoroute et le troisième pont. Cette marche à pied de *deux citoyens ordinaires* démontre que « ces endroits lointains » sont pleinement accessibles, ne sont pas si « loin » de ou « étrangers » à la ville, et donc aux

Working paper, Gökçe Tuncel

stambouliotes. Comme dans la première manifestation, Ali et Alper jouent avec les échelles géographiques et spatiales ainsi que les usages légitimes de l'espace urbain de la métropole afin de rendre ces espaces concrets, proches, habituels, reconnaissables. Sans passer par cette étape où il s'agit d'établir un (nouveau) rapport tangible et sensible à ces espaces, les conséquences réelles des mégaprojets restent sur un niveau relativement abstrait, véhiculées soit par les arguments anticapitalistes et anti-gouvernementaux de la gauche, soit par les arguments techniques et *scientifiques* des professionnels urbains (comme le rapport du troisième pont), ou bien soit par les acteurs étatiques et les promoteurs des projets.

Ces deux protestations représentent donc une ouverture de l'urbain dans l'imaginaire politique. Elles déstabilisent la relation habituellement imaginée entre la ville d'Istanbul et ses milieux ruraux qui repose sur l'exploitation grandissante de la ville et la mise en silence de son arrière-pays. Ce collectif, qui va adopter le nom de Défense des Forêts du Nord (KOS) quelques jours après dans le forum du parc d'Abbasğa à Beşiktaş a pour objectif de contester la dégradation économique, écologique et sociale des milieux ruraux d'Istanbul au même titre que celle de la ville et de perturber la notion d'Istanbul proprement dite. Il va devenir l'un des collectifs de lutte le plus influent formé dans l'après mouvement Gezi notamment par sa capacité à maintenir son identité collective et ses actions politiques qui mobilise un nombre important de sympathisant et de militants dans un contexte de renforcement des pratiques autoritaires contre toute l'opposition politique et sociale au sein de l'espace public.

1^{er} jour, le 3 octobre Tayakadın-Göktürk (5 h)²

Dans les conditions hivernales du mois d'octobre sous la pluie, le 3 octobre, Ali et Alper débutent le premier jour de la marche de Tayakadın vers 17 h pour arriver près du Göktürk vers 21 h 30. Avant de monter leur tente auprès d'un arbre abattu, ils font une pause dans un chantier du troisième pont pour sécher leurs vêtements et discuter

² Le temps de marche estimé par les militants.

Working paper, Gökçe Tuncel

avec les ouvriers. Nous avons ici une première documentation des sensations et comportements des militants par rapport à l'espace géographique ; le froid, la pluie, la boue, le bivouac à côté d'un tronc d'arbre tout en observant l'évolution du chantier du troisième pont et de l'Autoroute du Nord de Marmara.

2^e jour, le 4 octobre Göktürk –Garipçe (6 h)

Le 4 octobre, le deuxième jour de la marche, ils partent de Göktürk vers le village de Garipçe. Pendant ce trajet, ils documentent les zones agricoles du village de Gümüşdere qui risquent de disparaître en devenant des zones de développement immobilier avec les mégaprojets. Poursuivant leur marche le long de l'itinéraire du troisième pont d'Uskumruköy, Ali et Alper photographient les zones forestières abattues le long du chemin (Figure n° 25), l'urbanisation qui se développe « comme des champignons », (extrait d'entretien avec Alper, 2018) dans les forêts du nord (Figure n° 27), les arbres abattus lors de la construction de viaducs, et les quelques arbres restants sur les grandes zones où l'abattage a été effectué (Figure n° 26) et qui permettent d'avoir un peu d'ombre pour les préfabriqués des ouvriers situés en dessous de ces arbres.

À 17 heures, Ali et Alper arrivent au village de Garipçe comme prévu où les piles du troisième pont sont érigées.

3^e jour, le 5 octobre Kaynarca - Hüseyinli (5 h)

Après la marche de nuit à Poyrazköy, Ali et Alper installent leur deuxième campement près du village de Kaynarca tard dans la nuit. Lorsqu'ils se réveillent, le samedi 5 octobre, ils sont témoins de la résistance des forêts du nord contre le massacre : la zone, qui avait été laissée à l'abandon après l'abattage, est devenue complètement verte.

4^e jour, le 6 octobre Çekmeköy, la manifestation

Nous n'avons pas une description détaillée du 4^e jour car Alper nous affirme qu'ils ont dû « tricher sur le dernier bout de chemin » (extrait d'entretien avec Alper, 2018)

Working paper, Gökçe Tuncel

afin d'arriver à temps à la manifestation prévue à 14 h. Les militants de KOS, arrivent en voiture pour amener Ali et Alper à l'entrée du Parc de Nature de Çekmeköy, lieu de départ de la manifestation. Le mode d'action collective consiste en une marche vers le site de construction de l'autoroute du Nord de Marmara, à 4 km à pied environ du Parc de Nature.